

Le langage comme politique de l'invisibilité

Foucault anonymat d'Érik Bordeleau, *Le Quartanier*, « Série QR », 107 p.

Sylvano Santini

Numéro 245, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Santini, S. (2013). Compte rendu de [Le langage comme politique de l'invisibilité / *Foucault anonymat* d'Érik Bordeleau, *Le Quartanier*, « Série QR », 107 p.] *Spirale*, (245), 77–78.

Le langage comme politique de l'invisibilité

PAR SYLVANO SANTINI

FOUCAULT ANONYMAT

d'Érik Bordeleau

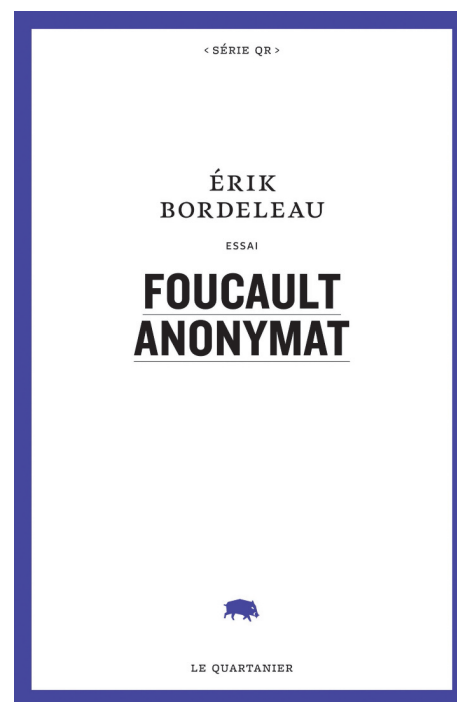
Le Quartanier, « Série QR », 107 p.

L'individu moderne rêve de reconnaissance et de visibilité. L'un des fantasmes qui le détermine sur le plan social se caractérise sans aucun doute par la distinction et la différence. Et s'il ne se donne pas les moyens de l'atteindre, se sentant peut-être trop à l'aise dans l'esprit des normes, les discours qui l'affectent le plus lui procurent l'impression de matérialiser son rêve, ne serait-ce que sous la forme d'une représentation démesurée de l'orgueil. Être vu et reconnu, être une icône vénérée. Ce désir de visibilité s'incarne de manière très explicite dans une pratique ostentatoire du nom, dont le monde de l'art, de la mode et du divertissement offre le modèle depuis longtemps. Être, c'est avoir un nom qui sert d'affiche, une signature, c'est l'extension du visage qui nous identifie. Il ne faut certainement pas tout mélanger. La prudence néanmoins ne saurait me garder d'y voir les conditions esthétiques du capitalisme qui place au cœur des échanges économiques l'individu et son nom propre. Et ces échanges ne se limitent pas à la vente de produit ou de service sous un label, ils touchent aussi au mode de communication qui place le courage et l'authenticité de l'opinion (dire ce que l'on pense sous son vrai nom) au-dessus de l'intelligence et de la vérité du propos. Je ne pense pas seulement aux dérives actuelles d'un usage de l'opinion dans certaines pratiques que l'on appelle abusivement journalistiques, mais à la critique quasi unanime de l'anonymat sous la forme exacerbée du port du masque durant les manifestations. Il ne faut pas se tromper : cette critique cache sa véritable signification — le courage de l'opinion — sous les fausses accusations de peur et de couardise des manifestants. C'est que l'anonymat, il faut le dire, n'est pas associé communément à des pratiques productives, créa-

trices ou encore qui relèvent de la confiance en soi, de l'estime, de l'orgueil. Il tient lieu plutôt d'une certaine faiblesse, de manœuvres défensives ou d'expériences intimes et discrètes, telles que la réhabilitation (alcoolique anonyme), le bénévolat, la protection de la vie privée (mécénat, protection des données personnelles sur internet), la discrimination, l'intimidation ou le crime. N'est-il pas un peu suspect aujourd'hui de faire ou de dire des choses sans l'afficher sous son nom ?

L'AGIR POLITIQUE DE LA COMMUNAUTÉ

Dans son essai, *Foucault anonymat*, Érik Bordeleau pense exactement le contraire : l'anonymat détermine l'agir politique de la communauté qui vient. Il est donc associé à une force qu'il cherche, après le philosophe, à faire sien. Cet autre rêve, celui d'une invisibilité, Foucault l'a exprimé explicitement, on le sait, au début de *L'ordre du discours* en disant qu'il aurait aimé se glisser dans « *une voix sans nom qui le précédait* ». Son rêve pourtant n'en était pas un. Les éclats de voix qui précèdent la sienne et qui résonnent dans ses mots, les voix de Nietzsche, de Bataille, de Blanchot et celle de tant d'autres écrivains et penseurs, travaillent largement son œuvre. Bordeleau le sait. Et c'est pourquoi d'ailleurs il poursuit la réalisation du rêve de Foucault en se glissant dans sa voix pour faire sien à son tour la force de l'anonymat. Mais on s'en doute, les choses ne sont pas si simples. Après tout, Foucault ne rêvait-il pas, comme toute vedette, d'anonymat lorsqu'il a prononcé son discours inaugural au Collège de France ?



Le titre, *Foucault anonymat*, donne la mesure de la complexité de l'essai. S'il annonce très clairement l'un des thèmes essentiels à la pensée du philosophe, son nom est un véritable label dans le discours théorique depuis plus de quarante ans et a suscité une pratique ostentatoire qui va de la référence incontournable aux commentaires édifiants. Or il est difficile d'ignorer la valeur marchande du nom Foucault ; les auteurs et les éditeurs le savent bien. La critique aurait tort néanmoins de s'y arrêter, car la tension engendrée par l'association de ce nom archi-connu et le principe même qui le contredit fonde l'essai de Bordeleau : « *si l'entreprise de pensée foucauldienne exige de liquider l'identité, il n'en demeure pas moins qu'elle renvoie aussi à la personne* —

à la première personne —, et qu'elle s'engage sur la voie de subjectivations politiques affirmatives ». S'effacer à la première personne. Foucault *anonymat* nous entraîne au cœur de cette entreprise paradoxale en révélant les pouvoirs du négatif : le paradoxe liquide les opinions reçues.

En associant le concept de résistance à celui d'anonymat, Érik Bordeleau pourrait donner l'impression de critiquer le rêve de visibilité de l'individu dans le capitalisme avancé. On pourrait croire en effet que la force politique de l'anonymat consisterait à s'opposer à la pratique ostentatoire du nom comme principe d'identité. Et c'est bien un peu ce que l'essayiste laisse entendre lorsqu'il affirme que l'anonymat est une résistance « *aux tentatives d'assigner tout un chacun à son carré d'existence privée* ». Si c'était le cas cependant, Bordeleau s'en tiendrait à l'idée selon laquelle la résistance est une pratique défensive, « *ontologiquement seconde par rapport au pouvoir qui l'aurait stimulée* ». Mais comme l'anonymat, la résistance n'est pas simplement défensive et réactionnaire. Bordeleau s'éloigne des idées reçues en renversant la valeur sémantique du concept : la résistance est une attaque. La force politique de son essai consiste avant tout à revoir l'appareil sémiotique qui assigne une signification figée aux actions sociales. En faisant de la résistance et de l'anonymat des actions offensives et non simplement réactives, il nous invite à revoir l'agir en commun : « *sur le plan de l'organisation collective, le texte [L'insurrection qui vient, texte rédigé par le Comité invisible] invite à "fuir la visibilité" afin de "tourner l'anonymat en position offensive" en vue d'une liberté d'action maximale* ».

Bordeleau ne manque pas de citer ou de commenter de nombreuses actions politiques collectives et anonymes sur le mode de la résistance offensive : *Anonymous* bien sûr, mais aussi l'affaire Tarnac en France ou encore les mouvements d'occupation des étudiants partout dans le monde qui ont pris le relais d'*Occupy*. La coïncidence de la parution de son essai avec le début des manifestations étudiantes du printemps érable au Québec est très significative. L'essentiel des mesures répressives visait très explicitement l'anonymat comme mode d'agir offensif des manifestants : le port du masque et l'indétermination du parcours. Cette coïncidence n'est pas attribuable au hasard. Bordeleau m'apparaît directe-

ment branché sur l'agencement collectif d'énonciation. Il n'a donc rien anticipé mais exprimé des forces qui étaient déjà là et qui l'ont, pour ainsi dire, traversé.

Il est indéniable que l'engagement physique et concret de la résistance offensive anime l'essai de Bordeleau. Comme l'anonymat, elle est un « *geste d'existence, l'affirmation d'une vie* ». Le premier chapitre de l'essai pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un précis de résistance. Ce qu'il est à sa façon. On n'est pas surpris cependant d'être introduit, par les autres chapitres, dans un ordre du discours théorique très vaste qui s'étend de la source blanchotienne de la pensée de Foucault à sa réception américaine en passant par la philosophie-politique d'Antonio Negri dont l'amour comme principe communautaire s'oppose à la haine et à la colère du vouloir-vivre du penseur espagnol Santiago López Petit. En prenant très explicitement parti pour le dernier (sans doute faut-il préciser qu'il a traduit l'un de ses livres), Bordeleau pourrait s'adonner à des lectures partiales. Or ce n'est pas le cas. L'essayiste commente brillamment tous les penseurs qu'il convoque en synthétisant leurs idées en quelques phrases pour mieux les confronter l'une à l'autre avec la pensée de Foucault en toile de fond. Et s'il donne parfois l'impression de rejeter un peu rapidement certains penseurs et leur concept — je pense au vitalisme de Deleuze —, on ne peut nier qu'il le fait toujours en étant extrêmement cohérent avec sa pensée. Il est, disons, très convaincant. Même sa lecture de Richard Rorty — penseur libéral américain opposé à sa position et absolument étranger à la Théorie du Bloom, à Tiqqun ou au Comité invisible — n'est pas malveillante. L'essayiste circule donc avec beaucoup d'aisance dans le discours théorique avec le courage non pas de l'opinion mais de la vérité, de la *parrhêsia* dirait Foucault, c'est-à-dire un dire-vrai qui affronte le risque de la parole. Or, c'est bien ce que l'on attend d'un essai. L'aisance de Bordeleau ne manque ni d'intelligence ni de sensibilité. Mais il doit par-dessus tout cette aisance à sa grande habileté dans le langage. Son essai est non seulement bien écrit, mais il arrive à nous faire comprendre que l'anonymat et la résistance sont en jeu dans l'écriture même et que le combat a lieu dans le langage. Ce qu'il exprime très clairement en mêlant sa voix à celle de Foucault : « *"écrire pour ne plus avoir de visage" nous fait mieux entendre "le grondement de la bataille"* ».

EXIGENCE ÉTHIQUE

L'anonymat est le concept qui définit le mieux l'exigence éthique de Foucault. Son nihilisme actif est une puissance du négatif, car en abandonnant son nom et son identité, on abolit du même coup les différences et les distinctions qui tracent nos petits carrés d'existence. Cette « *éthopoïétique* », Foucault la tient de la littérature et, plus exactement, d'une expérience du langage, celle de Beckett bien sûr mais celle aussi de Blanchot qui a imaginé un « *dehors* » de la pensée, sorte d'espace neutre dans le langage qui ruine le sujet qui parle. Foucault, on le sait, s'est éloigné de la littérature à son arrivée au Collège de France au début des années 1970 pour interroger les sociétés disciplinaires et de contrôle, les modes de gouvernementalité de soi et des autres. La liberté et la transgression qu'il trouvait chez les écrivains lui étaient devenues étrangères, semble-t-il, raison pour laquelle on a beaucoup désespéré en le lisant, car s'il permettait de penser comme jamais le pouvoir, on n'arrivait plus à y entrevoir un vivre-ensemble libre. C'est pourquoi l'essai de Bordeleau recoud les passages dans l'œuvre de Foucault. En revenant à l'expérience littéraire du langage qui est indissociable de l'anonymat et de la résistance, il donne à sa pensée, aussi nihiliste soit-elle, la puissance de fonder positivement la communauté : « *La liquidation de l'identité et le passage au dehors que l'expérience littéraire du langage rend possibles s'accompagnent désormais d'une dimension collective essentielle* ». On pourrait s'interroger longuement sur ce « *désormais* ». Propose-t-il un temps après Foucault? Celui altermondialiste associé à l'icône masquée du sous-commandant Marcos? Ou bien indique-t-il que son essai, *Foucault anonymat*, marque un point tournant dans la réception de la pensée du philosophe? Et s'il s'agissait plutôt de signaler que la pensée de Foucault était toujours vivante, ne cessant de livrer ses secrets à travers les penseurs qui en prennent le relais?

Bordeleau a écrit cet essai pour ne plus avoir de visage. L'énergie qui s'en dégage est à la mesure de la performativité de son discours. Il fonde avec tous les penseurs qu'il convoque une communauté de langage qui forme « *systématiquement les objets dont ils parlent* ». Et cet étrange pouvoir des mots se confond ici avec une politique de l'invisibilité.

